

Xhosa Maar-Jenshan
Vienne et sa région – année 2077 UTT

Parce qu’il n’avait pas été envahi par les immenses tours qui commençaient à transformer la ville en gigantesque New York autrichien, Heiligenstadt restait un des quartiers aisés et surtout relativement calmes de Vienne. Ce qui m’allait fort bien, j’y étais né, y avais passé mon enfance et y débutais mon adolescence. J’étais, à ce moment-là, persuadé d’y demeurer pour le reste de ma vie, n’ayant ni réelle ambition ni volonté de changer quoi que ce soit à mon existence pourtant chaotique et peu enviable du point de vue de beaucoup de gens. Il est vrai qu’être un bâtard du lignage des *Mères Relances* n’avait rien de glorieux, laissait même échapper quelques relents de soufre ou de ce je ne savais quoi que l’on prête aux prostituées, aux filles de joie, aux demi-mondaines, gourgandines, tapineuses et autres litanies de termes rarement flatteurs.

Chaque fois que je revenais des parcs de jeux, des *K’Sräume* – les salles de gym et d’entraînement –, des *Bildungszentren* – les centres d’éducation numériquantiques – ou autres lieux que fréquentaient les gamins de mon âge – j’avais treize ans, cette année-là – je ne regagnais jamais directement la *Maison Relances* de la cité. Installée à l’est de Heiligenstadt, elle trônait sur un côté de la *Störungsplatz*, la Place des Désordres. Dotée de quatre étages au luxe extraordinaire, du moins pour ce quartier, sa façade s’ornait de deux larges portes

métallisées et brillantes, épaisses, sécurisées et dotées de sas plus solides que ceux d'une banque physique. Toute personne armée qui aurait tenté d'en franchir l'accès, que ce fût par ces deux ouvertures ou par n'importe quelle autre, se faisait irrémédiablement griller. Et, pour avoir vu le résultat, c'était assez horrible et douloureux. Et quand je dis armé, cela concernait tout type d'arme, que ce soit des crabs tirant des balles, des flèches ou des axes-lasers, aussi bien que des poignards, du poison et que sais-je encore. Rien ne passait. Les protections des ambassades ou des centres militaires paraissaient mesquines à côté de cela. Seules les enclaves de la Spatiale les dépassaient, maintenant qu'elle s'installait sur toutes les planètes occupées – Mars, Vénus, Terre – ou sur le satellite qu'était Lune. Une disposition qui ajoutait au goût d'enfer nimbant la cinquantaine de *Maisons* dispersées sur Terre.

Ce dont je ne me rendais guère compte, n'ayant pas conscience de la folie du monde, des luttes incessantes que les peuples se livraient ou qu'ils menaient contre leurs gouvernements, rarement légitimes. Il est vrai que, dans la ville, dérèglements climatiques et catastrophes naturelles n'avaient que peu d'impacts ; quant à la famine, elle n'y avait jamais sévi, contrairement à bien des régions du globe. Oh, bien sûr, il y avait des grèves, des contestations, parfois des batailles rangées entre la Bundespolizei et les manifestants, mais cela survenait loin d'ici et de la capitale. Aucune barricade n'avait été élevée dans les quartiers depuis la crise mondiale de 2050. Ce qui, bien évidemment, s'accordait idéalement avec les affaires du clan *Relances* et les activités des *Maisons*.

Pour ma part, quand j'arrivai devant celle de notre quartier, je me contentai de longer sa façade pour atteindre *Seufzersackgasse*, l'Impasse des Soupîrs, qui formait le côté ouest de la *Maison*. Je pénétrai le cul-de-sac de quelques pas avant d'être englouti par la noirceur de l'allée et de me retrouver, deux mètres plus loin, nimbé d'une lueur bleutée pour franchir le sas d'accès. Caméras et scanners multiples m'avaient disséqué, analysé, contrôlé, reconnu et me laissaient sagement passer. La lumière s'élevait alors doucement et la plaque de sécurité s'ouvrait pour que je puisse entrer dans la seconde *maison* – sans majuscule à celle-ci – où se trouvaient les logements privés de la mère maquerelle et des filles, les boys étant eux dans la troisième maison. Maman et moi y disposions d'un appartement en deux parties, un coin cuisine et toilette d'un côté, un coin sommeil et vie de l'autre. Il n'y avait aucune intimité, mais je n'avais jamais rien connu d'autre et cela me convenait. Maman était extrêmement posée, patiente et tendre avec moi. Je n'ai pas souvenir qu'elle ne m'ait jamais disputé ni n'ait émis la moindre remarque désagréable à mon encontre. Elle m'aidait, m'écoutait, me comprenait, acceptait que je puisse pleurer ou dormir en me tenant tout contre elle, parfois enlacé à elle ; elle appréciait que je n'aie jamais protesté, récriminé ou posé une demande déplacée, encore moins critiqué ce qu'elle était et pratiquait.

Je ne dis pas que ce fût toujours rose. Après tout, je vivais dans un lupanar, une maison de passe, un *Bordell* – je connaissais plus de deux cent cinquante appellations désignant ce genre de lieu, des plus légers aux plus orduriers, dans une vingtaine de langues terrestres. Ce qui me permettait de répliquer à n'importe quelle remarque qu'on

essayait de rendre cinglante à mon encontre ou à celle de Maman, renvoyant des mots souvent plus durs que ceux qu'on me jetait.

Je ne me battais pas... même si je maîtrisais plusieurs clés de combat et de self-défense. En fait, j'étais surtout capable de fuir et de courir comme un fou, sachant parfaitement que je n'aurais jamais fait le poids face à un groupe d'ados ou de jeunes gens. Heureusement, outre ma vitesse de pointe, ma langue était acérée, me permettant souvent de moucher certains, tout en veillant à ne pas me les mettre à dos. Un exercice périlleux si on ne sait pas le maîtriser, ce que j'avais vite appris. Pour le reste ? Eh bien, je connaissais tout Vienne jusque dans ses moindres recoins, des plus huppés aux plus pauvres, savais aller n'importe où et parler à n'importe qui, connaissant ainsi le monde de la grande bourgeoisie et de la noblesse – puisqu'il en existait encore – aussi bien que celui de la rue depuis les artisans et commerçants jusqu'aux dealers, malfrats et *Messer*.

Bien sûr, passant mes journées dehors, j'avais pas mal de copains et copines, mais à côté de cela, la *Maison* m'avait doté d'un casque d'hypnoformation me permettant d'apprendre ce que je voulais juste avant que je ne m'endorme ; nous possédions même, Maman et moi, un petit androïde boule qui pouvait s'élever au-dessus du sol pendant quelques minutes. Un « jouet » pour moi. Dont j'usais et abusais, en attendant de pouvoir disposer d'une motojet flottante comme il commençait à s'en vendre un peu partout. Si tout allait bien, ce serait pour mes quatorze ans. Ce qui était le sommet de mes ambitions. Sans aucun rapport avec les vaisseaux ou les voyages spatiaux. Rester sur Terre et y voyager sur cette future moto était la quintessence de mes

rêves.

Du moins jusqu'à ce mardi 2 mars 2077.

Ce jour-là, tout a explosé, me transformant en fêtu de paille, m'entraînant dans un mascaret qu'aurait certainement provoqué Lune si j'avais vécu dans la baie de Fundy ou celle de Hangzhou.

* * *

– Tché !

– Yep !

Ndeng et Minea avancèrent leurs mains aux doigts repliés. Je fis de même. Nos articulations de doigts se cognèrent, scellant notre séparation, ce que j'accompagnai d'un rictus pouvant passer pour un au revoir. La journée avait été longue et je me sentais nauséux. Ce n'était pas la première fois ces dernières semaines que cela arrivait, mais aucune des doctresses de la *Maison* n'avait trouvé quoi que ce soit, en dehors d'une agitation et d'un énervement dont elles n'avaient pu découvrir l'origine et que l'on attribua, tacitement, à l'arrivée de mon adolescence et l'ébullition de mes hormones. Il est vrai que je n'avais guère été loquace sur mes tourments actuels.

– Pssst ! Xhosa ! Attends !

Je me retournai brusquement : Adubria, une ado arrivée de Mars avec sa famille voici peu, s'approchait à pas vifs. Brune, cheveux ondulés, ses yeux portaient de minuscules taches et stries orangées, comme de plus en plus de Martiens des dernières générations en arboraient.

– Oui ? Y'a quoi ?

– *Es besteht Gefahr !* Y'a plein de flics et de militaires qui entourent *Störung*. À mon avis, tu devrais éviter d'y aller. T'as qu'à venir chez moi attendre que ça passe. M'man dira rien, tu sais, et...

Une descente de police ? Je sentis le sang me quitter, manquant défaillir. Maman avait parfois évoqué ce risque, sans que je n'en comprenne toutes les raisons ; je disposais même de numéros d'appel au cas où la moindre difficulté de ce genre surviendrait. Ses recommandations avaient toujours été strictes sur ce point : je devais m'éloigner le plus possible de la *Maison* et me rendre chez Claire, une sorte de « tante » par alliance qu'elle avait et que je connaissais vaguement. J'avais promis, juré, craché, que je ferais cela. Si ce n'était que, bien qu'assez peu combatif pour ce qui me concernait, je n'imaginai pas un seul instant abandonner ma mère. Aussi m'arrachai-je à la main d'Aubria qui m'avait agrippé le bras pour m'entraîner chez elle et je fonçai vers la place.

Habituellement, je courais vite. Très vite. Pourtant, ce jour-là, je dus battre tous mes records. Bien vainement. La place était petite, il n'y avait que quatre voies qui y menaient et les ruelles qui la perçaient étaient toutes des impasses. Or, *Störung* était effectivement cernée par un groupe d'une cinquantaine d'hommes d'armes et policiers. Je ne m'en souciai pas ; j'étais affolé et la vue d'un canon-défonceur pointé sur la grande porte de la *Maison* me fit accélérer, sautant par-dessus un début de barricade installée là sans que j'en devine la raison. Il y eut des cris, des appels :

– Stop ! Arrête-toi, gamin ! Stop ou je tire !

Je n'y prêtai aucune attention. Je n'avais qu'une peur, celle de

savoir que Maman risquait quelque chose, et le fait que je n'allais sans doute rien pouvoir faire pour la protéger. Puis au même instant, tout devint folie. Alors que j'atteignais l'entrée de la ruelle et que le scanner me reconnaissait, éclairant le passage de bleu, je ressentis une terrible secousse dans tout le corps : des aiguilles venaient de se planter profondément dans mon dos et une décharge électrique me jetait au sol. Simultanément, le canon-défonneur lâcha deux bordées et la double porte d'entrée vola en éclats avec une partie de la façade. Je devinai que des gravats et les plaques de sécurité étaient éjectés, mais surtout, je réalisai que j'étais trop près et sans protection. Ce qui fit que la déflagration m'atteignit et vint frapper le bas de mon corps, me repoussant avec brutalité contre le proche mur. La douleur fut encore plus terrible que les impacts du taser, me faisant grimacer et crier sans que je puisse bouger bras ou jambes. J'entendis une ruée, des dizaines ou des centaines de pas de course, des cris, des appels et des tirs.

Une fulgurance passa au-dessus de moi et le fond de l'impasse explosa à son tour, projetant sur mon dos de nouveaux gravats. Je devinai des corps qui avançaient à l'assaut, d'autres cris et des ordres aboyés. Alors que je tentais vainement de me redresser, un coup violent me cueillit à la mâchoire et m'assomma.

* * *

– Allons, réveille-toi ! Y'a pas que toi à voir !

Si la voix n'était pas désagréable, elle n'avait rien d'amical pour autant, alors que j'étais violemment secoué par l'épaule. J'émergeais péniblement, j'étais torse nu et j'avais mal partout. Enfin un peu

seulement. En fait, j'étais surtout perdu et apeuré.

– Où... où je suis ?

– Donne-moi plutôt ton nom et ton âge, bonhomme.

– Hein ?

– Nom et âge ! Dépêche, il y en a d'autres qui attendent.

– Je... Xhosa...

Un mal de crâne me saisit à ce moment-là, m'arrachant un gémissement. Je me secouai alors que l'attaque de la *Maison Relances* me revenait. Malgré la douleur et mon abrutissement, je me redressai soudain :

– Maman ! Où est Maman ?

Je sentis une main se poser sur mon front, découvris le visage puis la grimace qu'il affichait, mélange de peine et de commisération.

– Je ne sais pas où elle est, petit. La contrôleuse te le dira tout à l'heure, pendant l'interrogatoire. Donne-moi ton âge.

– Je... Xhosa... j'ai... treize... treize...

– Ça ira. Tu sais encore qui tu es. C'est bien. Tu vas dormir encore un peu et on t'amènera à la contrôleuse tout à l'heure.

Il y eut comme une fine piqûre sur l'arrondi de mon épaule nue alors que je tournai la tête vers la voix, mais le visage demeura indistinct et je me sentis partir, comme lorsque le sommeil me prenait. Comme ce quelque chose dont on n'a pas vraiment conscience, mais qui arrive. Là. Soudain...

Quand je rouvris les yeux, il me fallut un long moment pour comprendre que j'étais étendu à même le sol d'une cellule commune. Il y avait une dizaine d'autres gosses et ados autour de moi, debout, assis

ou couchés ; j'étais plaqué contre une grille et j'avais des courbatures dans tout le corps, ma bouche était sèche, des frissons me parcouraient et je me sentais horriblement sale. Je voulus me redresser, sans y parvenir ; mes mains glissèrent sur le sol qui n'avait pas dû être lavé depuis la nuit des temps et je me retrouvai un peu plus avachi, halestant, incapable de me mettre debout.

– Zandora ! Le dernier matru est réveillé ! Embarque-le au contrôle.

Cette fois-ci, la voix était plus forte, sèche, hargneuse même. Je me sentais trop mal pour tourner la tête et savoir d'où elle provenait. De toute façon, j'entendis, quelques secondes plus tard, une porte se déverrouiller, puis une seconde. Du coin de l'œil, je vis s'avancer deux femmes solidement charpentées, engoncées dans des combinaisons sombres de policières et serrant chacune une solide matraque à crantage électrique, le genre de truc qui file une secousse à faire pisser dans son vêtement. La première matrone fit reculer les garçons qui m'entouraient, la seconde s'approcha de moi et me souleva sans ménagement. Elle passa un bras sous mon aisselle et m'entraîna, mes pieds nus glissant sur le sol, jusqu'à me faire rejoindre le sas. La première porte se referma derrière nous et sa collègue qui nous rejoignit sans attendre. La seconde fut franchie aussitôt et je fus soulevé de chaque côté par ces deux femmes.

– Où... où... suis... ? parvins-je à murmurer.

– Silence ! répliqua l'une des matrones. Garde ta salive pour la contrôleuse.

Je jugeai préférable de me taire. Dans ma tête, quelque chose me

criait de faire attention. Les lieux ressemblaient vaguement à une de ces centrales de détention dont plusieurs morpions du quartier et de la *Maison* avaient fait la découverte ; ils nous en avaient détaillé ce qu'il s'y passait et comment on pouvait, de là, être dirigé vers une prison pour mineurs, un centre social, ou remis en liberté suivant le cas. Ma tête se remettait d'aplomb et mon équilibre me revenait ; je devinais que je n'avais aucune blessure, juste des bleus, quelques écorchures et une grande fatigue. En tout cas, ma tenue – réduite à un caleçon trop étroit – était en piteux état. Je me sentais aussi terriblement sale, mais c'était le cadet de mes soucis.

J'étais assailli de questions et de frayeurs.

Que s'était-il passé pour que le bâtiment des *Mères Relances* ait été ainsi pris d'assaut ? Et à l'arme lourde, qui plus est ? Y avait-il des blessées ? Où était Maman ? Allait-elle bien ? Les questions se bouscullaient en moi, alors que je me laissais plus ou moins traîner. La salle où on m'installa était aveugle et nue, en dehors d'une table et de deux chaises solidement fixées au sol ; je fus surpris de voir un pan de mur glisser et laisser apparaître une troisième femme, vêtue d'une tenue aux tons gris et blancs. Un logo cousu sur ses manchettes proclamait son statut d'assistante sociale. Elle portait un plateau qu'elle posa devant moi : un grand verre d'eau claire et trois rouleaux de nourriture y trônaient.

– Bonjour, Xhosa ! Je suis Amelie Andéros. Tu peux boire et manger si tu en as envie. Et si tu en veux plus, il te suffira de demander.

– Où est ma mère ? Est-ce qu'elle va bien ? Je veux la voir !

Elle me fixa un bref instant et s'assit face à moi. Elle sortit d'une

sacoche portée en bandoulière une tablette et y fit aussitôt glisser ses doigts. Je la vis grimacer puis pousser le plateau sur le côté, tout en veillant à ce qu'il me reste accessible.

– Je ne sais pas où elle se trouve. La CESA a investi la... *Maison* où tu vivais... et nous a confié le peu d'enfants et adolescents qui s'y trouvaient, mais sans nous communiquer la moindre information sur la situation. Je suis chargée d'envoyer chacun de vous dans le centre le plus adapté à votre âge et à votre condition ; il... je pense que tu seras informé de tout le reste une fois là-bas.

– J'ai le droit d'appeler quelqu'un ! Je veux le faire maintenant et...

– Non ! Tu n'as pas ce droit. Tu n'es pas en état d'arrestation ni inculpé de quoi que ce soit, même si certains hommes sur le terrain disent que tu as tenté de forcer le passage et de pénétrer dans le bâtiment sans obéir aux injonctions de t'arrêter. Une fois installé dans le centre, tu pourras appeler autant de personnes que tu le souhaites... Pas avant...

– Je suis mineur. Mon représentant légal doit être présent.

– Tu es sous tutelle de l'état et de la sécurité intérieure le temps que ton représentant soit contacté et puisse venir...

– Ma responsable, c'est Maman !

– Elle n'est pas disponible ni joignable. La CESA ne nous permet pas d'en savoir plus pour l'heure. Donc...

J'attrapai le verre d'eau et l'avalai d'un geste nerveux, avant de saisir l'un des épais biscuits de légumes, n'écoutant plus rien de ce qu'elle disait et ne répondant à aucune des questions qu'elle me posa. Elle ne s'énerma pas, refusa que les matonnes me secouent et me fassent

réagir. Quand elle partit, elle fit jaillir un feuillet à écriture laser de sa tablette et le posa sur la table :

– Tu es envoyé au centre social de Graz. Tu y attendras qu'il soit décidé de ton devenir. Une fois sur place, il te sera fourni ce qu'il faut pour te vêtir et te laver. Départ dans une heure, deux au maximum, et par le *looper*. Emmenez-le dans la salle de transfert, ajouta-t-elle vers les gardiennes. Et inutile de le malmener ! Ce n'est pas un délinquant.

J'obéis en silence à tout ce que l'on m'ordonna, sans m'inquiéter des tapes qui m'étaient données ni du mépris que l'on me témoigna. Le voyage fut rapide. Trois heures plus tard, j'étais installé dans un dortoir où traînaient une vingtaine de lits à la propreté douteuse, dans un bâtiment qui avait certainement connu de beaux jours lors de sa construction, mais qui tombait en ruine. Évidemment, je ne pus contacter qui que ce soit, mon phonique personnel ne me fut pas rendu et aucun des garçons que nous étions – une bonne centaine, dont quatre de la *Maison* – n'avait accès aux réseaux ni aux informations. Quant à avoir des nouvelles de Maman, toutes mes demandes furent superbement ignorées, malgré mes cris et menaces qui laissaient les adultes indifférents. Je n'avais pas assez de courage ni de désespoir pour tenter de m'enfuir, pas sans avoir de nouvelles de Maman, surtout quand on m'informa que « Tante Claire » avait été contactée, mais avait refusé de venir me voir, encore plus de m'accueillir chez elle.

Était-ce vrai ou était-ce un mensonge pour m'affaiblir moralement ? Je l'ignorai. Quoiqu'il en soit, je préfèrai ne pas tenter le diable en quittant les lieux un peu trop surveillés à mon goût, malgré la vétusté du bâtiment.

Cela dura une vingtaine de jours. Nous n'étions ni malheureux ni maltraités. Nous mangions à notre faim, étions occupés, tant intellectuellement que physiquement. J'étais un des rares à ne pas vouloir intégrer de groupes, mais aussi celui qui savait parler à chacun, qui savait écouter, sans se faire aucun ennemi, et qui ne se battit jamais. Puis, un matin, je fus convoqué et mené dans une partie du bâtiment où nous n'étions pas autorisés à nous rendre : celle des pièces occupées par le staff et la direction.

On m'installa sur un banc recouvert de tissu taché, dans un couloir aux hautes fenêtres. J'entendis quelques éclats de voix venus d'une pièce voisine. Quelques instants plus tard, une porte s'ouvrit avec brusquerie, laissant apparaître mon géniteur et père, le Général-Colonel Hers Maar. Vêtu d'une combinaison d'officier de la Spatiale, ses galons de vice-amiral de la flotte brillaient sur son torse, accompagnés de plusieurs décorations. M'apercevant, il s'avança et se planta devant moi, me dominant soudain de toute sa hauteur.

Nul n'aurait pu nier nos liens de sang : j'étais son portrait craché, au détail près d'une fine cicatrice qu'il n'avait jamais fait lisser sur sa tempe gauche. Ses origines de Terrien africain, son visage sombre en lame de couteau, son corps aux muscles tout en longueur, sa taille de Spacien – il mesurait plus de deux mètres vingt – autant que sa voix basse et ses yeux couleur ambre, tout se retrouvait en moi. Y compris sa calvitie due à une forme déviante d'hypotrichose¹ qu'il m'avait

¹ Maladie congénitale caractérisée par une pilosité réduite. Celle des Maar est marquée par une absence totale de pilosité (cuir chevelu, face dont sourcils et corps).

transmise et qui faisait que je n'avais jamais eu un seul cheveu sur la tête, pas plus que de sourcils, et certainement rien d'autre nulle part sur le corps en grandissant. Heureusement, aucun autre problème physique ni psychique ne s'y était associé. Une situation corporelle à laquelle j'avais mis du temps à m'habituer et qui m'avait valu d'occasionnels sarcasmes.

Sa position de très haut gradé dans launte militaire qu'était la Spatiale, née après la guerre des Cent-Jours en 2070, m'avait toujours été une source d'étonnement par le fait qu'il m'avait reconnu comme son fils naturel et qu'il avait autorisé à ce que je m'appelle officiellement Maar-Jenshan, de son nom accolé à celui de Maman. Elle m'avait expliqué qu'il avait essaimé trois mômes – dont moi – sur Terre et sur Mars, et que nous portions tous trois son patronyme. Cela ne m'avait pas pour autant laissé croire qu'il se pointerait ici et interviendrait en ma faveur.

Visiblement, je me trompais.

Ceci dit, il ne déborda d'aucune marque d'affection à mon égard. Du moins, pas plus ni moins que les rares fois où il m'avait fait venir devant lui à la *Maison Relances*. Il se contenta d'un signe, m'intimant ainsi l'ordre de me lever, prit mon menton et tourna mon visage d'un côté puis de l'autre. Sans doute cherchait-il la trace de coups, de sévices, voire de pleurs ou de manque de sommeil, car il demanda soudain :

– Des blessures ? Coupures ? Cicatrices ? Des problèmes, des vertiges après cette attaque guerrière ?

Je secouai la tête.

– Officiellement ou officieusement ? ajouta-t-il.

Haussant les épaules, je murmurai un vague « *réellement* ».

– Parfait ! Alors, nous partons.

– Voir Maman ?

Sans répondre, il se contenta de poser la main sur mon épaule et de me faire pivoter. Nous sortîmes rapidement, passant par l'un des couloirs ouverts. Quelques têtes se tournèrent sur notre passage, j'entendis des chuchotements, aperçus quelques signes et doigts tendus – la présence d'un officier supérieur de la Spatiale avait de quoi étonner – et me retrouvai soudain à l'extérieur. Une imposante motojet à deux places stationnait près de véhiculaires utilitaires et de plusieurs jet-cars personnels ; Hers nous mena droit sur elle. De sa main plaquée sur un contacteur biométrique, il la déverrouilla et sortit du caisson arrière des gants renforcés et deux casques à lamelles. Il me tendit le mien. Je me sentis gauche à tenter de le mettre, mais y réussis sans son aide, puis enfilai les gants qu'il me tendit et les verrouillai autour de mes poignets.

– Tu sais conduire ?

– Je... Non, pas encore, avouai-je d'un air dépité.

– Alors, on réglera ça dans les prochaines semaines. Monte sur le siège arrière et bloque les sécurités. Tu sais faire ça au moins ?

Je hochai la tête et m'installai derrière lui, repliant mes jambes en arrière et les glissant dans les guides de protection, avant d'agripper les barres latérales qui s'élevèrent de part et d'autre avec le caisson qui nous entourait, m'obligeant à me pencher en avant et à me retrouver plaqué contre son dos, la tête légèrement levée m'assurant de voir ce

qu'il y avait devant nous. Puis l'engin vrombit. Je ressentis les bouffées de chaleur qui se dégageaient des sustenseurs alors qu'il s'élevait doucement du sol, poussé par les jets de gaz et les répulseurs électromagnétiques. Le départ fut si brutal que je me crispai et que je ne pus m'empêcher de me serrer contre celui qui était mon père. Nous filâmes à vive allure sur la route à guidage magnétique avant de rejoindre Graz puis l'*Autobahn* menant à Vienne. Nous rejoignîmes Floridsdorf puis une annexe de la *Klinik* qui s'y trouvait. Arrêt ! Descente ! Je dois avouer que je tremblais légèrement d'un mélange de peur, tant nous avions roulé à folle allure, et d'excitation tant j'avais envie de recommencer. Ainsi que d'une sourde inquiétude à cause du lieu où nous venions d'arriver.

– À voir ton air inquiet, je suppose que personne ne t'a dit quoi que ce soit.

– Non ! Elle... c'est grave ?

– Dans le coma. Pronostic vital toujours engagé, comme on dit... Rhaa ! cracha-t-il. Hélas, c'est bien la réalité.

Casques et gants retirés. Motojet verrouillée. Il me mena au pas de charge, nous faisant passer devant plusieurs contrôles tenus par des gardes armés, me faisant comprendre que l'annexe était militaire et appartenait à la Spatiale. À chaque fois, il présenta un badge soudain apparu sur sa poitrine et affirma d'une voix de stentor qui n'admettait aucune réplique :

– Mon fils ! Il vient voir sa mère. Autorisation permanente de m'accompagner.

Une pièce blanche, des appareils de tous côtés, certains qui

bipaient, d'autres qui affichaient sur des écrans classiques, ou en holographique pour deux d'entre eux, des diagrammes et des chiffres mouvants. Tout se brisa en moi quand je la vis, étendue, dans un caisson protecteur. Elle ne devait porter aucun vêtement, car son torse parfaitement visible était nu, partiellement entouré de bandages. Son crâne avait été rasé et brillait sous cette gelée médicale bleue en usage dans l'espace. Elle était livide, yeux fermés et marqués de cernes profonds et presque noirs. Sa maigreur était si grande que j'apercevais les os de ses côtes, ceux de ses pommettes et de sa mâchoire, me cabrant de peur à cette vision.

Nous restâmes plus d'une heure, moi secoué de sanglots et de tremblements, mon père – après tout, il l'était officiellement même s'il n'avait presque jamais été présent pour moi – me parlant et me narrant ce qu'il savait des événements.

– Les *Mères Relances* sont impliquées dans de sombres manœuvres financières, politiques et criminelles. Même si c'est bonnet blanc et blanc bonnet, la justice différencie chacun de ces volets et y ajoute de très graves accusations d'espionnage à tous niveaux, industriel, étatique, planétaire et je ne sais plus quoi encore. Ta mère...

– Maman ne faisait rien de tout ça !

– Je crains que si et tu le sais parfaitement. Du moins pour l'espionnage. Le reste, je ne pense pas effectivement. Mais elle savait tirer les vers du nez de tous ses clients et clientes. Quant à toi... Tttt ! Ne joue pas les gamins vertueux ! Tu es un dissimulateur aussi bien qu'un parfait petit messenger et espion qu'elle a fréquemment utilisé à droite, à gauche, de-ci, de-là, bien que ce soit toujours pour des missions hors

de la... *Maison*. Un messenger discret qui sait jouer les opprimés s'il le faut, qui sait parler avec n'importe qui et tirer comme sa mère les vers du nez de n'importe qui. Oh ! Ne t'inquiète pas ! Ce n'est ni un jugement ni un rejet. Juste le constat de la réalité. Celle qu'elle m'a avouée autant que celle que j'ai constatée en vous faisant espionner occasionnellement. La Spatiale dispose d'un service de renseignements haut de gamme, très supérieur à tous ceux que les Planétaires ont organisés ; ceux-là se fient trop à leurs machines et n'utilisent pas assez les Humains pour en apprendre le plus possible.

Il s'écoula de longues minutes avant que je n'ose demander :

– Est-ce qu'ils vont la sauver ?

– Non ! Disons qu'il existe un espoir infime... mais... non, en fait... non...

– Elle souffre ?

– Pas physiquement. Et sans doute pas mentalement. Elle est en coma profond et son électro-encéphalogramme se ralentit de plus en plus avec des aphasies qui deviennent nombreuses. Elle arrive encore à respirer et parfois à déglutir, à des mouvements oculaires légers. Rien de plus. Si... si cela continue, seules les machines la maintiendront en vie.

Quand il estima que j'en avais assez vu et que j'étais trop bouleversé pour rester plus longtemps, il m'entraîna dehors, nous menant dans l'un de ces restaurants-cantines huppés en bordure du quartier. Un truc pour *stekkers* friqués. Ma tenue, genre bas de gamme, avec mes fringues d'enfant de l'assistance, jurait dans ces lieux, mais l'uniforme et les galons de mon père évitèrent toute remarque. Quand

nous ressortîmes, je préfèrai ne pas revenir dans la *Klinik*.

– Alors, direction la base de la Spatiale près du Šumava. Enfile tes gants, ton casque et remets-toi en selle derrière moi.

– Qu'est-ce qu'on va faire là-bas ? Et moi ?

– Toi ? Tu le demandes sérieusement ?

Il agrippa le côté de mes épaules et planta son regard ambré dans le mien :

– Elle ne se réveillera pas. À moins d'un miracle. Ce qui n'arrivera pas, les dieux n'existant pas. Et même si elle reprenait conscience, son cerveau a reçu deux éclats de métal qui ont touché le néocortex et le lobe temporal pour l'un, le lobe frontal pour l'autre. Les toubibs font tout ce qu'ils peuvent pour elle. Malgré tout, les risques qu'elle ne soit plus qu'un légume... je suis désolé, mais ces risques sont très élevés... En fait, il est probable qu'elle ne survive pas au-delà du mois qui vient. De ce que je sais, elle a fait barrage de son corps pour protéger une toute jeune femme de la *Maison*...

Il inspira longuement avant d'ajouter :

– Et, toujours de ce que je sais, elle l'a effectivement sauvée.

J'ai regardé la motojet sans répondre, puis me suis installé, la gorge serrée, les mains tremblantes. Il a fait vrombir le moteur, jusqu'à ce que l'engin se soulève d'une cinquantaine de centimètres ; nous avons filé aussi vite et souplement qu'à l'aller. Je n'ai pas pleuré. Ni à ce moment, ni quand l'annonce de sa mort nous est parvenue six jours plus tard alors que je débutais une formation accélérée au centre de Šumava, pas plus que je n'ai laissé la moindre larme couler quand j'assistai à son incinération et à la cérémonie funéraire. Mon ventre était

tordu, ma gorge incapable de respirer normalement, mais je ne pleurerai pas. Jamais. Par contre, la brisure que je gardai en moi me fit foncer avec hargne et rage dans tout ce que l'on m'enseigna. D'autant plus qu'un « *incident* », quelques jours avant que nous ne partions, me fit regarder mon père et ce qu'il comptait faire de moi d'un œil bien différent.

La base occupait une douzaine de kilomètres carrés de surface et employait environ deux mille membres de la Spatiale, parmi lesquels se trouvait une cinquantaine d'ados auxquels j'avais été intégré, tout en disposant d'un programme de formation accélérée et par hypnocasque en parallèle. Évidemment, le bruit circula très vite que ma mère avait été une prostituée du lignage des *Relances*. Il y eut quelques chuchotements et regards méprisants, sans rien de plus, jusqu'à ce que deux garçons me le crachent à la figure devant notre groupe lors d'un match de pickball. À l'opposé de tout ce que j'avais fait jusqu'à présent, je répliquai en leur sautant dessus et en cognant.

Nous fûmes tous les trois convoqués par la commission de discipline des cadets. Sans circonstances atténuantes et face aux témoins de la scène, la punition se révéla sévère, s'ajoutant au fait que nous avions des bleus un peu partout et les lèvres fendues, outre un couard pour moi et un doigt cassé pour l'un de mes attaquants.

– Pourquoi t'es-tu battu ? questionna mon père en me convoquant à son tour dans son bureau d'officier supérieur.

– Ils ont dit que Maman était une putain et que...

– Ah ! Donc tu t'es battu comme un chiffonnier parce qu'ils ont dit la vérité ?

– Ils l’ont fait en l’insultant...

– Pourtant, c’était la vérité... mais si elle est gênante ou désagréable. Ils n’ont fait qu’énoncer une réalité. Tu as donc eu honte de ta mère... puisqu’elle exerçait cette activité. De la même façon, tu as donc honte d’être considéré comme le fils d’une pute. Explique-moi ce qu’il s’est passé pour que tu te sentes déshonoré d’elle maintenant, alors qu’auparavant tu arrivais à laisser dire et n’user que de ta langue pour contrer ce genre de morveux ? Sa mort l’aurait-elle rendue moins respectable...

– Non ! Non ! Non ! Ce...

– Ce quoi ? Ce n’est pas ça ? ... Je veux bien le croire. Mais qu’est-ce alors ? De ce que je sais, tu ne t’es jamais conduit ainsi auparavant. Ta nouvelle situation de potentiellement membre de la Spatiale nécessite-t-elle que tu rejettes ta mère, ta vie avant ce drame, le fait que tu te sentes touché par le scandale des *Mères Relances* ? Ou ceci masque-t-il quelque chose de plus profond ?

Il se leva, contourna l’épais plateau de verre fumé qui lui servait de plan de travail et vint se planter devant moi, prenant mon menton pour relever ma tête et planter son regard dans le mien. Poussant un long soupir, il murmura alors :

– Je ne suis pas l’un des trois Barons Rouges qui ont créé la Spatiale après la Guerre des Cent-Jours, mais je suis du putsch qui a permis sa naissance en obligeant les planètes et la *Human Planet Organisation*, notre HPO, à plier le genou devant nous. J’ai du sang sur les mains, j’ai commandé des vaisseaux et des hommes que j’ai menés au combat et à la guerre. Comme tout militaire, mon humanité n’est pas

exemplaire, loin de là ; de ce fait, je suis beaucoup moins respectable que ta mère. Elle n'a pas choisi ce métier qu'elle exerçait, mais elle n'a jamais blessé ni tué quiconque. Quant à être méprisée, elle ne l'est que parce que bon nombre de mâles ne peuvent se passer de sexe et ne supportent pas qu'on leur montre cette dépendance charnelle.

Me lâchant, il se redressa, fit demi-tour et se planta devant une fenêtre qui donnait sur un coin boisé de la base :

– Sais-tu pourquoi j'ai accepté qu'elle te conçoive, qu'elle te porte et que tu naisses ? Pourquoi enfin je t'ai reconnu et j'ai autorisé que tu portes mon nom ?

J'hésitai un bref instant, avant d'oser répondre :

– Je crois que je n'ai pas envie de l'apprendre. Aucune envie.

Le rire qui éclata me fit sursauter, alors qu'il se retournait :

– Tu es plus habile avec ta langue qu'avec tes poings. Tu as raison, ce sont des stupidités d'adultes, pas des problèmes d'ado... Hum ! Dans ce cas, parlons de ce qui va t'arriver et de ton avenir, maintenant que je te connais un peu mieux, et que j'ai compris ce que ta mère t'a enseigné...

Je levai le menton en signe de défi, plantant mon regard dans le sien. Il eut une grimace :

– Pas de ça avec moi, tu es plus subtil habituellement. Ne change pas d'attitude. Tu es un peu rebelle, avec un fond anarchisant et social, certainement pas un guerrier. Loin de là. Pacifique te décrirait presque mieux, même si tu es bien plus compliqué de caractère.

Reprenant place dans son fauteuil, il poussa vers moi une feuille de fin métal recouverte d'un texte laserisé :

– Dans moins d’une semaine, je regagne l’espace et reprends le commandement d’une escadre, direction Mars puis les Astéroïdes. Tu as trois choix possibles. Le premier, rester ici tranquillement et poursuivre ta formation jusqu’à obtenir des diplômes et un boulot pour la Spatiale ou une autre organisation sur Terre. Le deuxième, de partir où tu en as envie, faire ce que tu souhaites ou presque – à condition de ne pas rêver à l’impossible – que ce soit sur Terre, Lune ou Mars. Ne compte pas sur Vénus, tu ne remplis aucune des conditions nécessaires pour y être accepté...

– Alors je vous accompagne dans l’espace.

– Tu... Eh bien, ce serait comme cadet mineur, donc sans droits particuliers, à bord du navire-école Heyra. Son nom signifie « *ressentir la douleur* » dans une ancienne langue terrestre et il convient parfaitement bien à son mode d’éducation, disons, parfois... spartiate. Ta formation dans ce bâtiment te permettra soit d’intégrer le corps d’active, soit celui des scientifiques si tu choisis cette voie, le SSS, soit celui du renseignement et de l’espionnage, le SSR. Mais quoi que tu fasses, quoi que tu choisisses, tu as peu de chances de me revoir facilement.

– L’*Heyra* est de votre escadre ? Oui ? Alors je vous reverrai, j’en suis certain.

Il rit doucement, mais acquiesça.

Trois jours plus tard, nous embarquions à bord d’une navette pour rejoindre l’*Orion-Spleen* puis, de là, après un voyage de quatre jours, le vaisseau-amiral que mon père commandait : *End’Despair*. Son seul signe d’affection physique fut qu’il me prit contre lui avant qu’un transporteur léger ne m’emmène une semaine plus tard et me fasse

rejoindre l'*Heyra*. Alors qu'en octobre de cette même année 77, la Spatiale devenait une organisation officielle et autonome, responsable de tout l'interspace du Système Solaire, j'intégrai le corps des Cadets et me retrouvai admis au contingent de formation scientifique et technique. Durant les quatre années que je passai à bord de ce bâtiment, je découvris la vie dans l'espace, dont j'ignorais tout, apprenant peu à peu à supporter une gravité artificielle et réduite, à maîtriser une nouvelle langue, de nouvelles règles et modes de survie dans un univers hostile – difficile de sortir sans protections dans le vide spatial – pour lequel nous n'étions pas naturellement préparés... Je pus ainsi acquérir des connaissances auxquelles je n'aurais jamais imaginé avoir accès.

Et je fis mentir mon père : le SSR me récupéra dans sa branche scientifique... Je devins officieusement espion, spécialisé en sciences et ingénierie spatiales, mais hors de toute hiérarchie et de tout grade militaire, un hors-rang, un *außer Rang* comme les *Relances* nommaient leurs personnels de sécurité extérieure. Père me l'annonça dans un message vocal, ajoutant qu'il avait fait entrer un loup dans la bergerie. Je ne compris pas ce qu'il voulait dire, jusqu'à ce qu'il me réponde en m'annonçant que la présence d'un quasi-anarchisant dans une organisation militaire risquait de pimenter quelque peu l'activité des sections d'espionnage.

Ce qui, en 2088, me valut d'intégrer l'équipage du *Royal Cistercien*. Le navire devait partir, à la tête d'une petite flottille, en mission d'exploration spatiale lointaine. Direction Neptune, à l'autre bout du Système Solaire que l'on nommait, depuis mars 78, SysSol. J'ignorais

J.C. Gapydy

ce qu'allait être exactement ma mission à bord d'un tel bâtiment et au cœur d'une telle expédition, mais cela m'éloignerait encore plus de Terre sur laquelle je n'avais plus aucune envie de retourner, tant les conflits, famines, insurrections et difficultés sociales s'étaient étendus.

Un voyage lointain.

Et pour longtemps, puisque l'aventure devait durer un peu plus de neuf ans...

Fin de l'extrait
